

LES VÉRITÉS DE L'ÊTRE AU CENTRE DE L'ŒUVRE D'ANDRÉ MALRAUX

Rodica STOICESCU *

A border l'œuvre d'un écrivain qui a fait l'objet d'innombrables études et qui a déclenché tant de débats passionnés et passionnants est une provocation pour le lecteur "curieux" qu'est le critique. "Il existe des œuvres dont nous sommes les spectateurs et d'autres dont nous sommes les complices", affirme Gaëtan Picon. [22: 98] L'œuvre de Malraux, sans aucun doute, ne nous offre pas un spectacle qui appelle à l'émotion et au jugement esthétique. Elle s'inscrit dans la tradition pascalienne qui destine l'art à un engagement existentiel au centre duquel se trouve l'homme qui pose et se pose des questions sur le sens de son existence dans le monde. "*La clé de tout mon effort*, dit Malraux, *c'est l'interrogation prise en tant que valeur propre*." [13: 16]

Lévinas, en commentant la philosophie de Heidegger, remarquait d'ailleurs que "la première caractéristique de l'être, c'est déjà être en question". [8: 30] Cela veut dire que l'humanité de l'homme s'exprime essentiellement dans l'interrogation, ce qui explique l'importance que Malraux donne à celle-ci en tant que valeur propre, en tant que Vérité de l'être.

Plusieurs précisions s'imposent. D'abord, en ce qui concerne le concept de vérité. C'est toujours Heidegger qui insiste sur le fait que la vérité ne peut être séparée de l'idée de l'être. S'il y a des vérités du jugement, elles ne sont que secondaires car, dit-il, c'est par rapport à l'être qu'il y a vérité dans le jugement. La vérité primaire est donc la Vérité de l'être ou bien, comme le dit Martin Buber, "une attitude réelle à l'égard de l'être." Pour Malraux, la seule attitude à l'égard de l'être est l'attitude questionneuse.

Le lecteur "curieux" devient forcément un lecteur "complice" cherchant avec l'auteur les réponses aux questions posées par l'œuvre. Or, à la suite d'une lecture/interprétation ontologique de l'œuvre de Malraux, je me suis rendu compte que toutes les questions qui en surgissent gravitent autour de cet immense point d'interrogation existentiel:

"*Pour moi-même qui suis-je?*" [11: 120] Je peux donc dire que le point central de l'œuvre d'André Malraux est un point d'interrogation vers lequel convergent les réponses des personnages, de l'auteur et celles du lecteur.

Une deuxième précision: j'ai pris la définition du centre, telle qu'elle est donnée par les dictionnaires, dans son sens métaphysique. "Partie centrale, milieu d'un espace quelconque; point où des forces sont concentrées et d'où elles rayonnent; chose principale, fondamentale." Pour moi, la chose fondamentale, la clef de voûte de l'œuvre d'André Malraux, est l'homme questionneur qui cherche la réponse à la question éternelle: "*La notion d'homme a-t-elle un sens? Autrement dit: sous les croyances, les mythes, et surtout sous la multiplicité des structures mentales, peut-on isoler une donnée permanente, valable à travers les lieux, valables à travers l'histoire, sur quoi puisse se fonder la notion d'homme?*" [18: 130]

Quant à l'espace qui entoure l'être, il est constitué, dans mon interprétation ontologique, par trois types de réponses que Malraux donne et se donne à cette question déchirante: l'espace du **faire**, de l'**être** et de l'**espoir**.

Mais avant de passer à l'étude de chaque espace existentiel, je voudrais revenir aux concepts de **vérité** et de **centre**, étroitement liés entre eux par un autre concept, celui de **métamorphose**. A la fin de sa vie, Malraux affirmait la seule certitude acquise après plus de quarante années de réflexion et de méditation sur la condition humaine: "*L'essentiel de ma pensée, c'est la métamorphose*". [30: 337] Métamorphose comme Loi du monde, comme loi de la discontinuité. A la continuité, à la filiation "désirées à outrance" le long du XIX-e siècle et pendant la première moitié du XX-e siècle, la métamorphose oppose, dans tous les domaines, le discontinu, le "saut". "Aujourd'hui, dit Claude Tannery, le problème central de toutes les sciences de la vie est celui de la discontinuité de l'évolution comme il est le problème central des sciences de

* *Maître de conférences, Département des langues romanes A.S.E. Bucarest*

l'histoire. Y compris de l'histoire de l'art." [30: 337]

A la lumière de la métamorphose, la vérité n'est plus une notion statique, la Vérité de l'Un. "Le Vrai et l'Un sont deux notions permutable, affirme Ricœur. C'est le mensonge qui est légion, c'est l'erreur qui est plusieurs. Nous attendons l'Un en attendant le Vrai." [25: 193] Mais qu'est-ce que cette exigence de l'unité du vrai sinon ce désir d'adéquation de l'homme avec lui-même et avec le Monde ? Or, c'est toujours Ricœur qui le dit, cette "unité finale que l'Écriture appelle « récapitulation en Christ » n'est pas un terme immanent à notre histoire; elle signifie d'abord que l'unité n'est pas encore venue, que toute autre unité est prématurée et violente; elle signifie d'abord que l'histoire est encore ouverte, que le multiple est encore en débat." [25: 196] La Métamorphose est la loi du multiple et ses valeurs sont aussi des valeurs de la pluralité. "Le Musée Imaginaire, dit Malraux, n'est plus à la recherche d'une étoile polaire mais d'une constellation." [30: 379]

A la lumière de la métamorphose, la notion de **centre** change elle aussi de sens. Au centre, point de repère immuable, symbole de l'ordre et de la stabilité, on oppose le dynamisme et le processus. En commentant l'affirmation de Malraux selon laquelle les recherches actuelles contribuent "à nous délivrer de notre obsession du centre, de l'idée que tout centre est ordre et toute polyphonie désordre", Claude Tannery remarque à son tour que "l'Occidental s'est engagé sur la route qui lui permettra de ne plus être obsédé uniquement par le centre de gravité, point où s'exercent les forces mécaniques, et de devenir capable d'entendre aussi la polyphonie de tous les pôles d'attraction et de tous les champs d'action qui tantôt maintiennent la structure, tantôt libèrent les possibilités de la morphogénèse." [30: 346]

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus de centre mais que chaque constellation en a le sien. Quant à Malraux, on peut dire que la Métamorphose transforme le centre de son œuvre – l'être questionneur – en vérités existentielles, autant de réponses à la question **Qui suis-je ?**. Pour reprendre l'expression imagée de Malraux, la première « constellation » de son œuvre que j'assimile à un espace existentiel est l'**espace du faire** au centre duquel se trouve l'**acte**. "La catégorie du « faire », affirme Gabriel Marcel, implique l'idée d'un certain domaine d'activité circonscrit dans l'espace et dans le temps." [20: 192]

Chez Malraux, l'espace du **faire** est l'**espace de l'action**. Comme le remarque G. Picon, son "univers humain est limité à celui de l'acte et de

l'intelligence virile." [23: 49] Dans cet espace existentiel, la réponse à la question: "Pour moi-même qui suis-je?" est: je suis un **être-pour-la vie**, un être qui existe contre la mort:

– *Nous manquons presque tous notre mort...*

– *Je passe ma vie à la voir. (...) il se peut que je sois moins fort que la mienne.*

– *Vous n'avez jamais songé réellement à vous tuer ?*

– *Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre.*" [19: 109]

Les valeurs existentielles de l'**espace du faire** qui convergent vers l'**être-pour-la vie** sont un défi lancé à la mort. "Je ne pense qu'à ce qui tient contre la fascination du néant", déclare le héros de *La Lutte avec l'Ange*. [26: 116] Or ces « vérités » de l'**espace du faire**: l'**action**, l'**aventure** ouvrent à l'homme d'innombrables possibilités d'exister: "Manuel entendait pour la première fois la voix de ce qui est plus grave que le sang des hommes, plus inquiétant que leur présence sur la terre – la possibilité infinie de leur destin." [15: 498]

Être-pour-la vie, c'est être pour agir. On pourrait dire, en empruntant les mots à P. Ricœur, que dans cet espace existentiel, l'être "n'est pas encore une plénitude éprouvée, c'est un « à-être »; la personne est « à-être »; la seule manière d'y accéder c'est de la « faire-être. » [24: 89]

Pour Malraux, l'action n'est pas importante pour elle-même. Elle a une valeur métaphysique, de vérité incontestable, dirais-je, car c'est dans l'action que ses héros retrouvent cette plénitude d'être et cette volonté d'échapper au néant de leur condition: "La soumission à l'ordre de l'homme sans enfants et sans dieu est la plus profonde des soumissions à la mort; donc chercher ses armes où ne les cherchent pas les autres: ce que doit exiger d'abord de lui-même celui qui se sait séparé, c'est le courage." [19: 37]

Dans l'**espace du faire**, les réponses à la question: "Pour moi-même, qui suis-je?" sont autant de vérités existentielles qui, assumées par l'**être-pour-la vie**, en précisent la substance. Et le courage est l'une d'entre elles. Pour Malraux, "la vie pour la vie n'a pas de sens, remarque G. Picon. Il ne s'agit pas de vivre mais de combattre, sinon de vaincre." [23: 79]

L'ennemi contre lequel l'homme doit avoir le courage de lutter est, avant tout, sa condition d'être soumis au destin ce qui le place dans un état d'«humiliation métaphysique»: "l'irréductible humiliation de l'homme traqué par sa destinée éclatait. (...) Une idée idiote le secouait: les peines de l'enfer choisies pour l'orgueil – les membres

rompus et retournés, la tête retombée sur le dos comme un sac, le pieu du corps à jamais planté en terre, – et le désir forcené que tout cela existât pour qu'un homme, enfin, pût cracher à la face de la torture, en toute conscience et en toute volonté, même en hurlant. Il éprouvait si furieusement l'exaltation de jouer plus que sa mort, elle devenait à tel point sa revanche contre l'univers, sa libération de l'état humain, qu'il se sentit lutter contre une folie fascinante, une sorte d'illumination." [19: 130 – 131]

Avoir du courage c'est reconnaître dans **l'espace du faire** un espace sans Dieu. "Certes, avoue Malraux dans *La Tentation de l'Occident*, il est une fois plus haute; celle que proposent toutes les croix des villages, et ces mêmes croix qui dominent nos morts. Elle est amour, et l'apaisement est en elle. Je ne l'accepterai jamais..." [23: 86]

L'homme, écrit Malraux dans une lettre envoyée à l'abbé Joseph Hoffmann, doit avoir le courage de "faire éclater la condition humaine par des moyens humains (...) en tirant de lui-même les forces profondes qu'il avait été jadis chercher hors de lui." [6: 155] **L'être-pour-la vie** devient un **centre de volonté** qui, à la quête de son identité, s'interroge sur ses pouvoirs. "Une ontologie de l'homme, écrit Malraux à l'abbé Hoffmann, ne peut naître que d'une phénoménologie de l'action." [6: 155]

Une autre vérité existentielle occupe le centre du projet existentiel des héros malruciens. La critique a mis en évidence l'influence de Nietzsche dans l'œuvre de l'écrivain, manifeste surtout dans son admiration pour l'homme d'exception qui affirme sa volonté de puissance dans le domaine de l'action. Tout comme pour Nietzsche, la volonté de puissance, incarnée par certains de ses héros, n'est pas uniquement appétit de pouvoir. Elle est manque, nostalgie perpétuelle et en même temps, comme le remarque Michel Haar, "aboutissement, l'écho lointain d'un combat déjà disputé en profondeur, un remous à la surface." [7: 316] Pour Garine, le héros des *Conquérants*, la puissance en tant que loi intime de la volonté, doit se réaliser dans l'acte: "On le croyait généralement ambitieux. Seule est réelle l'ambition dont celui qu'elle possède prend conscience sous forme d'actes à accomplir; il était encore incapable de désirer des conquêtes successives, de les préparer, de confondre sa vie avec elles; son caractère ne se prêtait pas plus que son intelligence aux combinaisons nécessaires. Mais il sentait en lui, tenace, constant, le besoin de la puissance. « Ce n'est pas tant l'âme qui fait le chef que la conquête », m'avait-il dit un jour." [12: 69]

Le désir de l'action, métamorphosé en volonté de puissance transforme, par un double mouvement, **l'être-pour-la vie** dans un **Surhomme**. Cette volonté concentre, tout en faisant reculer les limites du courage, tous les pouvoirs de l'homme dans un noyau qui en fera la force. "Le vouloir-devenir-plus fort émanant de tout centre de forces est la seule réalité – non autoconservation, mais appropriation, vouloir-devenir-maître, vouloir-devenir-plus, vouloir-devenir-plus fort." [7: 127]

Les héros de Malraux aspirent, dans **l'espace du faire**, au modèle nietzschéen du Surhomme. Ils sont assoiffés de cette liberté qui les rend responsables d'eux-mêmes tout en maintenant la distance qui les isole des autres. "Posséder plus que lui-même, échapper à la vie de poussière des hommes qu'il voyait chaque jour" [19: 38], fracturer, grâce à leur force, leur condition d'homme, c'est leur projet existentiel: "Je l'ai entendu plusieurs fois (...) parler avec une ironie méprisante des hommes qu'il venait de voir et qui prétendaient travailler au bonheur de l'humanité. « Ces crétins-là veulent avoir raison. En l'occurrence, il n'y a qu'une raison qui ne soit pas une parodie: l'emploi le plus efficace de sa force. »" [12: 69]

La volonté de puissance des héros malruciens cache au fond leur volonté de déité car le Surhomme n'est pas l'accomplissement de l'essence de l'homme mais de l'essence de la vie. Or, dans **l'espace du faire** l'homme évalue ses pouvoirs, qu'il met en acte, pour se dépasser soi-même et pour échapper de la sorte à la précarité de la condition humaine: "D'ailleurs, les hommes sont peut-être indifférents au pouvoir... Ce qui les fascine dans cette idée, voyez-vous, ce n'est pas le pouvoir réel, c'est l'illusion du bon plaisir. Le pouvoir du roi, c'est de gouverner, n'est-ce pas? Mais, l'homme n'a pas envie de gouverner: il a envie de contraindre, vous l'avez dit. D'être plus qu'homme, dans un monde d'hommes. Échapper à la condition humaine, vous disais-je. Non pas puissant: tout-puissant. La maladie chimérique, dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité: tout homme rêve d'être dieu." [11: 234,235]

Mais le Surhomme, remarque M. Haar, "ne peut s'identifier avec aucun type d'humanité existant." [7: 335] Il n'est pas une espèce supérieure à l'homme mais un autre type de vivant que l'homme. Et pourtant, dans **l'espace du faire**, les héros de Malraux ne peuvent pas exister en dehors de cette illusion du dépassement de soi par les actes. "Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a

fait, de ce qu'il peut faire. Rien d'autre.", affirme l'un d'entre eux. [11: 234] Or, il s'agit bel et bien d'une illusion car, comme le remarque Jean Nabert, "il n'est pas d'acte qui contienne une caution pour l'acte qui le suit." [21: 145] La loi de la Métamorphose agit une fois de plus et rompt l'unité présumée dans la suite des actes. Dans l'espace que Malraux vide de la Vérité divine foisonnent d'autres vérités dont cette théologie laïque qu'est le communisme. Nous allons voir que l'incarnation du Surhomme dans le Communiste, assurant de la sorte la permanence de l'être dans ses actes, n'est qu'illusion.

Les communistes, dans la vision de l'auteur de *l'Espoir*, sont ces hommes exceptionnels, capables de se dépasser dans l'action. "*Les communistes veulent faire quelque chose*", proclame un personnage du roman. [15: 212] Et la mise en acte du **faire** c'est la révolution. Une révolution dépouillée de son magma matérialiste. Une révolution, on pourrait dire, existentielle: "*La révolution française, la révolution russe ont été fortes parce qu'elles ont donné à chacun sa terre; cette révolution-ci est en train de donner à chacun sa vie.*" [12: 21]

Ce n'est pas l'idéologie communiste « classique » qui justifie la révolution. Le héros des *Conquérants* le déclare nettement: "*Je ne tiens pas la société pour mauvaise, pour susceptible d'être améliorée; je la tiens pour absurde.*" [12: 21] L'acte révolutionnaire n'est pas destiné à rendre meilleure la vie des opprimés. Il est un remède contre l'« humiliation métaphysique»: "*Je pense que le communisme rendra la dignité possible pour ceux avec qui je combats.*" [11: 294]

La révolution est un moyen à la portée des hommes exceptionnels qui veulent "*faire éclater la condition humaine par des moyens humains.*" Et Malraux d'insister sur le côté héroïque, dans le sens nietzschéen du mot, de la révolution: "*La question fondamentale pour Garine, dit-il en parlant du héros des Conquérants, est bien moins de savoir comment on peut participer à une révolution que de savoir comment on peut échapper à ce qu'il appelle l'absurde. L'ensemble des Conquérants est revendication perpétuelle, et j'ai d'ailleurs insisté sur cette phrase: échapper à cette idée de l'absurde en fuyant dans l'humain.*" [17: 37]

L'espace « théologique » de la révolution se dilate pour faire surgir l'acte absolu, susceptible de rapprocher l'homme de l'idéal nietzschéen: le terrorisme. Le seul acte qui puisse abolir l'intervalle entre l'homme et lui-même. L'acte qui, en faisant de l'homme son propre maître, donne un sens à son

existence: " – Tu veux faire du terrorisme une espèce de religion? Les mots étaient creux, absurdes, trop faibles pour exprimer ce que Tchen voulait d'eux. – Pas une religion. Le sens de la vie. La... (...)

«... La possession complète de soi-même.» [11: 190]

Devenu mystique de l'action: "*Il fallait que le terrorisme devînt une mystique*" [11: 239], il n'est pas moins l'acte d'un solitaire: "*Solitude, d'abord: que le terroriste décidât seul, exécutât seul; toute la force de la police est dans la délation; le meurtrier qui agit seul ne risque pas de se dénoncer lui-même. Solitude dernière, car il est difficile à celui qui vit hors du monde de ne pas rechercher les siens.*" Or, la volonté de puissance a fait reculer les limites de **l'espace du faire** à tel point que la révolution dont le terrorisme est la manifestation extrême creuse une distance, une attente entre le désir de faire et sa mise en acte. "L'attente, remarque Grimaldi, assume cette discontinuité toujours possible qui rend l'avenir toujours aventuré et incertain.(...) Entre l'avenir et le présent peut se produire quelque césure, quelque rupture, la discontinuité d'un hiatus." [4: 120] Et c'est dans cet intervalle que l'homme qui agit risque de ne plus être le repère central autour duquel gravitent les vérités de **l'espace du faire**. Alors, à la « vérité révolutionnaire » de l'être, Malraux oppose une vision apocalyptique du monde où l'homme mobilise toute son énergie pour « organiser » le destin: "*L'Apocalypse veut tout, tout de suite; la révolution obtient peu – lentement et durement. Le danger est que tout homme porte en soi-même le désir d'une Apocalypse. Et que, dans la lutte, ce désir, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple: par sa nature même, l'Apocalypse n'a pas de futur. « Même quand elle prétend en avoir un » – Notre modeste fonction, monsieur Magnin, c'est d'organiser l'Apocalypse.*" [15: 119,120]

Mais ces assoiffés d'absolu, ces maîtres qui veulent obtenir dans l'ordre de l'action cette domination de la partie sur le tout, perdent de vue, nous l'avons vu, le caractère illusoire, utopique de leur désir. La durée une fois abolie, l'espace se contracte lui aussi au point que le centre, l'homme qui agit, le révolutionnaire est réduit à se concentrer uniquement sur lui-même, donc à disparaître: "*Mon vieux Négus, dit-il, quand on veut que la révolution soit une façon de vivre pour elle-même, elle devient presque toujours une façon de mourir.*" [15: 200]

Cette métamorphose de la conscience révolutionnaire, transmuée en regard lucide qui scrute son projet ontologique, crée autour d'elle un

nouvel espace existentiel, un espace de transition, dirais-je, où les vérités qui l'ont guidée sur le chemin du **faire** deviennent des «vérités ennemies». D'ailleurs, les critiques de Malraux sont unanimes à reconnaître que l'écrivain ne perçoit la réalité qu'en termes opposés. D'où "l'image tendue de notre condition qui est à la fois photographie et négatif, moule en relief et en creux." [2: 452]

Au centre de cet espace existentiel de transition se trouve un être désenchanté des vérités qui, apparemment, ont donné un sens à sa vie. La «vérité» marxiste, censée faire de l'acte révolutionnaire la justification de l'existence de l'homme dans le monde, s'avère une duperie. "*Être révolutionnaire, pour vous, c'est être malins. (...) Vous êtes bouffés par le Parti. Bouffés par la discipline. Bouffés par la complicité: pour celui qui n'est pas des vôtres, vous n'avez plus ni honnêteté, ni devoir, ni rien. Vous n'êtes plus fidèles.*" [15: 201]

Et le courage, vérité mobilisatrice de **l'être-pour-la vie**, devient une vertu creuse qui ne trouve plus sa justification dans l'acte pourvoyeur de sens: "*A cause du courage, il est beaucoup plus séparé du monde que vous et moi parce qu'il n'a pas d'espoir, même informe, et que le goût de l'esprit, aussi affaibli qu'il soit, relie à l'univers.*" [19: 96]

Mais qu'advient-il de ce héros qui aspire à se dépasser soi-même dans l'action? Il se découvre seul, sans aucun empire sur sa volonté de puissance, au gré d'un destin aveugle. Le mythe du maître tout puissant, fier d'avoir retrouvé sa dignité d'homme uniquement par lui-même, s'effondre devant le spectacle de la déchéance humaine. "... *l'irréductible humiliation de l'homme traqué par sa destinée éclatait. La lutte contre la déchéance se déchaînait en lui ainsi qu'une fureur sexuelle, exaspérée par ce Grabot qui continuait à tourner dans la case comme autour du cadavre de son courage.*" [19: 90]

Dans un dernier sursaut, écho des valeurs assumées dans l'**espace du faire**, l'être-pour-la vie se révolte contre la fatalité et tente, de manière symbolique, à «tuer» le destin: "*La main en dehors, le canon tourné vers sa tête, il éleva son revolver bien qu'il sentît son absurdité, qu'il sût que s'il avait tiré, il aurait tourné l'arme au dernier moment, contre Grabot, pour supprimer ce visage, cette haine, cette présence – pour chasser cette preuve de sa condition d'homme, comme l'assassin qui coupe son doigt révélateur.*" [19: 126]

Cet acte rituel, avec sa portée métaphysique, retentit dans toute l'œuvre d'André Malraux. Il symbolise l'affrontement tragique qui se retrouve

dans l'éternelle dialectique «être et faire».

Si les vérités de l'**espace du faire** ouvrent au destin de l'homme des «possibilités infinies» – fût-ce illusoires –, dans l'**espace de l'être**, l'homme se trouve devant une seule vérité, celle de la mort: "*L'homme n'atteint pas le fond de l'homme*, affirme Malraux. *Il ne trouve pas son image dans l'étendue des connaissances qu'il acquiert, il trouve une image de lui-même dans les questions qu'il pose. L'homme que l'on trouvera ici, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde.*" [9: 17] Donc, on peut dire qu'au centre de cet espace existentiel se trouve **l'être pour la mort**.

La vision sur la mort de Malraux est singulièrement proche de celle de Heidegger. Tout comme le philosophe allemand, il pense que l'homme doit chercher le sens de son existence dans le monde. Et comme lui, il limite l'existence dans le monde par la pensée de la mort. La mort n'est pas un accident, elle ne vient pas du dehors. "La mort, dit Heidegger, est une guise d'être que le *Dasein* assume dès qu'il est." [8: 38] Les héros de Malraux découvrent, à leur tour, pour utiliser les mots de Lévinas, qu'"avoir à être, c'est avoir à mourir" [8: 38]: "*Quand l'homme avait cessé d'être le prisonnier du cosmos, il avait rencontré nécessairement la mort: se concevoir fut se concevoir mortel.*" [18: 136 – 137]

La mort, en tant que nécessité naturelle inévitable, est la source de tout sens et de tout non-sens. Ou bien, pour formuler autrement, en tant que seule certitude existentielle, la mort donne du sens au non-sens. Ce n'est pas un paradoxe car, chez Malraux, le non-sens de la vie n'est évident que sous la lumière froide, impitoyable de la mort: "*Il y avait des hommes sur la terre, et ils croyaient à leurs passions, à leurs douleurs, à leur existence: insectes sous les feuilles, multitudes sous la voûte de la mort.*" [19: 180]

La mort c'est la certitude à laquelle se rapporte toute conscience tragique. Mais, contrairement à ce que dit Lévinas: "*C'est dans la relation avec autrui que nous pensons la mort dans sa négativité*" [8: 22], les héros de Malraux perçoivent **leur** mort comme arrachement au Monde, comme anéantissement: "*Et pourtant aucun homme n'était mort, jamais: ils avaient passé comme les nuages qui tout à l'heure se résorbaient dans le ciel, comme la forêt, comme les temples; lui seul allait mourir, être arraché.*" [19: 180]

Pour ses héros, la mort est **leur** mort, présente à chaque moment de **leur** vie, dans **leur** acte même de vivre. Inutile de chercher à l'oublier ou à la fuir

dans l'acte, elle est là, comme la possibilité la plus personnelle, la plus authentique mais en même temps la plus absurde de l'être: "*Le passé de cet homme s'était si bien transformé en expérience, en pensée à peine suggérée, en regard, que sa biographie en perdait toute importance. Il ne restait entre eux – pour les attacher – que ce que les êtres ont de plus profond. (...) Et tout à coup, Claude découvrit ce qui le liait à cet homme qui l'avait accepté sans qu'il comprît bien pourquoi: l'obsession de la mort.*" [19: 36]

Et au moment même de la mort, l'homme se rend compte qu'il n'y a personne qui puisse l'aider, le secourir. Ni Dieu ni l'amitié. Ma mort est solitude, elle est vide autour de moi car personne ne peut « vivre la mort » à ma place: "*Il n'y a pas ... de mort ... Il y a seulement ... moi ... moi ... qui vais mourir ...*". [19: 182]

Malraux cherche les réponses que la vie pose dans la mort. Pour lui, la vie n'est pas tissée, comme le dit Lévinas, "de ces mouvements qui sont toujours des réponses." [8: 22] S'il y a une réponse, c'est la mort qui la donne: "*... la mort en tant que mise en question du sens de la vie. Je veux dire: la mort met en question le sens du monde. Entendons-nous bien: la mort en tant que trépas est indifférente. Ce qui est important, c'est l'interrogation: «Qu'est-ce que l'univers veut dire ? – Qu'est-ce que la vie veut dire?»*" [16: 391]

Qu'est-ce que l'univers par rapport à la mort, à **ma** mort ? Comme le remarque à juste titre Picon, l'obsession de la mort de l'individu "débouche sur la mort universelle" [23: 71], sur le néant. L'univers est indifférent, une "*indifférence géologique*", répandue par les "*planètes mortes*" entourées de "*nuages morts*" qui le composent. [11: 240]

Et quelle est la place de l'homme dans cet univers, c'est-à-dire son existence y trouve-t-elle un sens ? Paradoxalement, la mort donne une réponse affirmative car, remarque Grimaldi, "le néant loge au cœur même de l'être. (...) L'être est l'émergence, l'actualisation, le corps même du néant." [4: 81] Et chez Malraux, c'est l'éternité de la mort qui rend l'homme immortel: "*On peut concevoir une permanence de l'homme, mais c'est une permanence dans le néant.*" [18: 145]

Dans l'espace tragique de l'être, être et néant se confondent. Ou bien, comme le dit Sartre, le néant surgit "au sein même de l'être comme un ver." [27: 57] Dans l'œuvre malrucienne, le néant a une vie du moment qu'il est être, une vie déchue pourrie par le temps et par son inutilité, source d'actes néantisants: "*Claude semblait comme dans une maladie, dans cette fermentation où les formes se*

gonflaient, s'allongeaient, pourrissaient hors du monde dans lequel l'homme compte, qui le séparait de lui-même avec la force de l'absurdité. Quel acte humain, ici, avait un sens ? Quelle volonté conservait sa force ? Tout se ramifiait, s'amollissait, s'efforçait de s'accorder à ce monde ignoble et attirant à la fois comme le regard des idiots." [19: 145]

Du néant émerge l'absurde. L'absurde de ce qui donnait sens à l'existence de **l'être-pour-la vie**: ses actes. Du néant surgit la mort, réponse sans équivoque à la question: « Qu'est-ce que la vie veut dire? »: "*Vous savez aussi bien que moi que la vie n'a aucun sens: à vivre seul on n'échappe guère à la préoccupation de son destin... La mort est là, comprenez-vous, comme... comme l'irréfutable preuve de l'absurdité de la vie...*". [19: 106, 107]

L'action révèle à l'homme un destin plein de promesses inscrit dans le temps comme avenir. Face à la mort, l'homme découvre le néant temporel qui fige son destin dans une inanité parfaite, voire dans une impuissance absolue: "*La chose capitale de la mort, c'est qu'elle rend irrémédiable ce qui l'a précédé, irrémédiable à jamais; (...) la tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé. Et que – même pour un athée – là est l'extrême gravité de l'instant de la mort.*" [15: 249]

La Métamorphose en tant que loi du discontinu suppose aussi des retours en arrière. Elle rend possible la revalorisation de l'acte dans sa forme la plus absurde: le suicide. Vaincre la mort avec les moyens mêmes de la mort est, selon Malraux, une possibilité de vaincre le destin. Se donner la mort transforme l'attente passive d'un à-venir qui, pour tout être lucide est néant, en acte qui met l'homme en accord avec sa vie: "*Il avait beaucoup vu mourir, et, aidé par son éducation japonaise, il avait toujours pensé qu'il est beau de mourir de sa mort, d'une mort qui ressemble à sa vie. Et mourir est passivité, mais se tuer est acte.*" [11: 309]

Se suicider, pour Malraux, n'est pas seulement "l'acte parfait de la liberté, le seul raisonnable pour un athée délivré de la crainte", comme le pensait Montherlant. Il le charge aussi d'une portée métaphysique. Dans une interview accordée à Tadeo Takemoto, il le précise expressément en parlant de la mort volontaire du héros tragique japonais: "*Le problème du suicide pour une cause d'ordre politique a perdu son urgence, son caractère dramatique. (...) il a repris sa forme métaphysique chez nous comme chez vous. (...) Il me semble que l'acte de Mishima a été un moyen de posséder sa*

mort." [16: 391]

C'est dans la perspective de la mort volontaire que l'homme juge du sens de sa vie. Le suicide, dans la vision de Malraux, accomplit la réalisation totale de l'être or, comme le remarque Jankélévitch, cette réalisation "coïncide avec son anéantissement total." Le suicide est le dernier acte que l'homme puisse accomplir dans l'**espace de l'être**, acte par lequel il affirme la vie en la niant: "*Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même: on ne se tue jamais que pour exister.*" [19: 13]

L'**espace de l'être** est l'espace de l'humain fondamental. Mais, comme nous l'avons vu, aucun espace existentiel n'est immobile. Il est mouvement et métamorphose. Mouvement vers quoi et métamorphose en quoi? "*L'humanisme*, affirme Malraux, *ce n'est pas dire: « Ce que j'ai fait, aucun animal ne l'aurait fait », c'est dire: « Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase. » Sans doute, pour un croyant, ce long dialogue des métamorphoses s'unit-il en une voix divine...*" [6: 63]

Et pour un non-croyant? "*Existe-t-il une donnée sur quoi puisse se fonder la notion d'homme?*" [18: 453] Vers la fin de sa vie, Malraux a trouvé la réponse: "*Je suis en art comme on est en religion.*" [29: 62]

L'art ouvre à l'être un autre espace existentiel au centre duquel se trouve l'**espoir** et non pas l'espérance. "L'espérance, dit Gabriel Marcel, n'est possible que dans un monde où il y a place pour le miracle." (...) Elle concentre "le problème métaphysique de la prière." [20: 110] Or, il faut le redire, l'**espace de l'espoir** est un espace agnostique où il n'y a pas de place pour le miracle. L'espoir, dans la tradition kantienne, est "sensé, rationnel, sans que ce sens puisse réfuter la mortalité qui se montre dans l'être en tant qu'être (...) mais aussi sans que l'espoir d'immortalité se range simplement parmi les dérivés de l'**être-pour-la mort**." [8: 48]

Alors, quelle attente comble l'art, en tant qu'espoir, dans cette existence déterminée par la mort? La réponse de Malraux est assez surprenante: "*On a cru, pendant des siècles, que l'art reproduisait, que ce soit en embellissant, comme la Grèce, ou en imitant, comme la réalisation du XXe siècle. (...) En fin de compte, nous nous apercevons que ce qui est le fond de tout, en partant de la réalité, c'est d'essayer d'atteindre l'inaccessible.*" [10: 162]

Pour cet agnostique assoiffé de transcendance, l'art métamorphose la mort en une autre vie. Une

vie créée par l'homme, par l'artiste qui, dans son effort d'atteindre l'inaccessible, voue son œuvre à l'éternité. "*La création artistique*, dit Malraux, *c'est la seule forme de durée. Après tout, qu'est-ce qui dure pour l'esprit humain: la religion et l'art.*" [10: 162]

La volonté de puissance, échouée dans l'**espace du faire**, anime l'**espace de l'espoir**. Ou bien, on pourrait dire que dans le monde de l'art, le **faire** a finalement retrouvé sa signification existentielle. L'artiste « **fait** » non seulement sont propre monde mais aussi un monde où d'autres hommes peuvent retrouver leur place. Dans l'acte créateur, l'action se désenglué des contingences pour retrouver l'universel. "*L'art*, dit Malraux, *naît précisément de la fascination de l'insaisissable, du refus de copier des spectacles; de la volonté d'arracher les formes au monde que l'homme subit pour les faire entrer dans celui qu'il gouverne.*" [6: 64]

L'art crée un espace existentiel où l'espérance des croyants et l'espoir des athées se réunissent dans une "reconstitution totale de l'être dans laquelle la matière et l'esprit seraient enfin unis." [5: 882] Les vérités contradictoires qui gravitent autour de l'être recourent, dans l'espace de ce musée imaginaire, la dimension physique et métaphysique de l'homme. Le **pour** qui destinait l'être soit à une vie absurde soit au néant de la mort se métamorphose en **vers** « l'inaccessible », un **au-delà**, toujours désiré, jamais atteint. "*Dans n'importe quelle civilisation*, dit Malraux, *l'artiste est un type qui tient une torche à la main, et qui avance avec elle. Il y a quelque chose qui l'attire, qui donne une sorte d'aura extraordinaire, et qu'il n'atteint jamais. Parce qu'il n'y a pas un exemple d'une œuvre d'art dont on peut dire ce qu'elle a atteint – parce qu'on dira: atteint quoi?*" [10: 162]

L'au-delà vers lequel aspire l'artiste ne transcende pas le Monde. Tout en s'y opposant, le monde de l'art n'attend pas moins une consécration de sa part. Et c'est à ce moment du parcours existentiel de Malraux lui-même qu'on peut mettre pleinement à jour la dialectique entre l'esthétique de la permanence et l'esthétique des métamorphoses.

Le monde de l'art, en tant qu'**espace de l'espoir** rend possible l'apparition d'un nouvel humanisme où, comme le remarque Gaëtan Picon, l'œuvre d'art est "la plus haute expression de l'homme, et l'homme la plus haute fin de l'œuvre d'art." [22: 99] La création, centre de cet espace existentiel, métamorphose les vérités de l'être dans des vérités de l'humain. Au mythe de la fraternité entre individus qui, dans son œuvre, aboutit

inévitabilité à la solitude, Malraux propose la communion des œuvres. A la rupture, née de l'altérité, qui sépare, dans le Monde, l'être de lui-même et des autres, Malraux propose le monde de l'art, espace du dialogue. *"Reste l'art, dit-il, retrouver obscurément, parce qu'on aime les formes, parce qu'on fut aidé par une formation professionnelle, un contact avec les êtres, avec ce qui vit dans le domaine des différences, c'est-à-dire entre soi-même et son accusation de la vie, entre soi-même et l'absolu..."* [14: 346]

L'art pourrait donc être l'espace d'une réconciliation possible des « vérités ennemies ». La volonté de puissance qui, dans l'**espace du faire**, métamorphose l'homme en Surhomme, dans le monde de l'art, elle en fait un **Créateur**. En recréant le monde, l'artiste donne un autre sens / direction à la volonté de puissance, celui d'affermir l'éternité de l'être dans le Monde. Dans cette perspective, l'acte créateur de l'artiste qui aspire vers l'universel l'emporte sur tous les actes individuels assumés par l'homme dans l'**espace du faire**. L'art, affirme Malraux, est la forme suprême d'une culture qui, *"depuis que l'homme est seul en face du Cosmos, aspire à devenir l'héritage de la noblesse du monde."* [23: 103]

A la provocation de la mort qui moule la vie dans le destin, Malraux lance un autre défi existentiel, celui de l'art en tant qu'anti-destin. Et Malraux de s'expliquer: *"Pourquoi ai-je consacré tellement de temps à l'art ? Parce qu'il était, à un moment où je ne me battais pas, la réponse, en quelque sorte permanente, du combat de l'homme contre son propre destin."* [13: 16]

Une fois de plus, Malraux rejoint l'espérance chrétienne dans l'espace agnostique de l'espoir. Comme pour le chrétien, le sens du monde doit se trouver hors du monde. Mais, nous l'avons vu, ce hors du monde pour Malraux c'est le monde de l'art où l'artiste fait la preuve de la supériorité de l'homme par rapport à son destin. Un destin auquel la mort annule toute signification. Pour Malraux, l'unique ennemi de la mort-néant, le seul à même de le vaincre avec les armes de l'éternité est l'art: *"Le musée imaginaire nous enseigne que le destin est menacé quand un monde de l'homme, quel qu'il soit, surgit du monde tout court. Derrière chaque chef-d'œuvre, rôde ou gronde un destin dompté."* [30: 302]

L'espoir raisonnable rejette la transcendance divine. L'agnostique n'espère pas "un Dieu et un monde actuellement invisible pour nous" qui donne sens au présent, "simple désert inutile", et à l'avenir "abîme du chaos sans fin de la matière." [28: 58] Le

salut n'est pas d'outre-tombe. Il se trouve dans la foi que l'homme a en son pouvoir d'inventer des formes qui ne sont pas moins vraies que celles créées par la nature. C'est aussi dans ce sens que l'art devient anti-destin car, comme le remarquent André et Jean Brincourt, en parlant de l'esthétique de Malraux, "un grand artiste ne laisse pas seulement sur terre une trace de son génie, il lègue au monde un germe de vie." [1: 138] Le seul miracle reconnu dans l'**espace de l'espoir** est celui des métamorphoses qui ressuscitent, de siècle en siècle, les vérités de l'œuvre d'art: *"Créateurs et amateurs, tous ceux pour qui l'art existe, tous ceux qui peuvent être aussi sensibles aux formes créées par lui qu'aux plus émouvantes des formes mortelles, ont leur foi en une puissance particulière de l'homme. Ils dévalorisent le réel, comme le dévalorise par leur foi en un privilège, par l'espoir que l'homme, et non le chaos, porte en lui la source de son éternité."* [1: 138]

Si le monde de l'art est le monde où se manifeste la liberté radicale de l'homme, s'il est le monde "pour la première fois victorieux du temps", quel sens faut-il donner à l'affirmation que Malraux faisait à partir de 1954 jusqu'à la fin de sa vie: "L'Art ne résout rien" ? Cela veut dire qu'il annule toutes les vérités qui occupent le centre de l'**espace de l'espoir**? Nullement. Seulement, les vérités – réponses à la question « **Qu'est-ce que l'Homme?** » deviennent des interrogations. *"Le monde de l'art, dit-il, n'est pas celui de l'immortalité, c'est celui de la métamorphose."* [9: 302]

L'art n'est pas une religion proclamant des vérités absolues. "Dans tous les essais sur l'Art que Malraux a écrits, dit Tannery, une idée revient comme un leitmotiv: la survie et la résurrection des œuvres d'art métamorphosent les Absolus que ces œuvres chantaient. Ces Absolus sont devenus des « Absolus métamorphosés », des Absolus relativisés". [30: 318]

Le monde de l'art reste l'**espace de l'espoir** justement parce qu'il ne donne pas une réponse tranchante à la question: **Qu'est-ce que l'Homme ?** C'est l'Interrogation, cette Interrogation qui est son centre absolu. Les réponses que les artistes ont données, le long des siècles, à cette question ne sont que des « constellations » au centre desquelles se trouvent les « vérités » de l'être. Elles ne sont qu'en apparence des « vérités ennemies », à condition de ne pas les considérer des vérités absolues.

A la différence de la Vérité, qu'aucune religion révélée ne met en doute, l'Art, dont la vie est la matière première, révèle à son tour des vérités soumises à la Loi de la Métamorphose, loi qui

gouverne le monde de l'agnostique, être questionneur par essence: "*Quelque chose d'éternel demeure en l'homme, – en l'homme qui pense... quelque chose que j'appellerai sa part divine: c'est son aptitude à mettre le monde en question...*". [18: 147]

Le long de sa vie, Malraux a donné plusieurs réponses aux questions qui tourmentent chaque être

qui pense: «**Qu'est-ce que l'homme?**», «**Pourquoi faut-il que la vie ait un sens?**». Chacune d'entre elles est une vérité qui occupe le centre de ces espaces existentiels dont est tissée la vie de l'être incarné dans le Monde, que ce soit le monde de l'Art ou le monde réel. Mais le point central de toute son œuvre reste l'Interrogation en quête toujours de réponses.

RÉFÉRENCES

1. **Brincourt, A., Brincourt, J.**, „Le seul humanisme universel: l'art”, in *Les critiques de notre temps et Malraux*, Éditions Garnier, Paris, 1970
2. **Dorenlot, F.**, *Une unité de pensée ?*, in *Les Cahiers de l'Herne*, éd. De l'Herne, Paris, 1982
3. **Gaillard, P.**, *Les critiques de notre temps et Malraux*, op. cit.
4. **Grimaldi, N.**, *Le Désir et le temps*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1992
5. **Guitton, J.**, *Monadologie, Œuvres complètes*, Desclée de Brouwer, Paris, 1978
6. **Hoffmann, J.**, *Un humanisme tragique*, in *Les critiques de notre temps et Malraux*, op.cit.
7. **Haar, M.**, *Les mots clés de la pensée de Nietzsche*, in *Histoire de la philosophie*, t.III, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1974
8. **Lévinas, E.**, *La mort et le temps*, in *Les Cahiers de l'Herne*, op.cit.
9. **Malraux, A.**, *Antimémoires*, Gallimard, Paris, 1967
10. **Malraux, A.**, *A propos des Hôtes de passage*, Entretien avec Jacques Legis, in *Les Cahiers de l'Herne*, op, cit.
11. **Malraux, A.**, *La Condition humaine*, Gallimard, Paris, 1996
12. **Malraux, A.**, *Les Conquérants*, Bernard Grasset, Paris, 1928
13. **Malraux, A.**, *Consolation ou apaisement, je ne crois pas...* Entretien accordé pour la Radio- Télévision yougoslave et l'hebdomadaire belgradois *Nin*, le 5 mai 1969, in *Les Cahiers de l'Herne*, op.cit.
14. **Malraux, A.**, *Dieu et Satan*, in *Les Cahiers de l'Herne*, op.cit.
15. **Malraux, A.**, *L'Espoir*, Gallimard, Paris, 1937
16. **Malraux, A.**, *La mort au Japon*, in *Les Cahiers de l'Herne*, op. cit.
17. **Malraux, A.**, *La question des "Conquérants"*, in *Les Cahiers de l'Herne*, op. cit.
18. **Malraux, A.**, *Les Noyers de l'Altenburg*, Gallimard, Paris, 1948
19. **Malraux, A.**, *La Voie Royale*, Grasset, Paris, 1930
20. **Marcel, G.**, *Être et Avoir*, Éditions Montaigne, Paris, 1935
21. **Nabert, J.**, *Essai sur le mal*, Éditions Aubier Montaigne, Paris, 1985
22. **Picon, G.**, *L'unité d'une éthique vivante et d'un art efficace*, in *Les critiques de notre temps et Malraux*, op.cit.
23. **Picon, G.**, *Malraux*, Seuil, Paris, 1988
24. **Ricœur, P.**, *Finitude et culpabilité*, Aubier, Paris, 1988
25. **Ricœur, P.**, *Histoire et vérité*, Éditions du Seuil, Paris, 1955
26. **Rousseaux, A.**, „*La révolution d'André Malraux*”, in *Les critiques de notre temps et Malraux*, op. cit.
27. **Sartre, J.P.**, *L'Être et le néant*, Gallimard, Paris, 1957
28. **Sponville, A. C.**, *Traité du désespoir et de la béatitude*, PUF, Paris, 1988
29. **Stéphane, R.**, *Fin d'une jeunesse*, éditions de la Table Ronde, Paris, 1954
30. **Tannery, C.**, *Malraux l'agnostique l'absolu ou La Métamorphose comme loi du monde*, Gallimard, 1985